

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Հայաստանի ազգային գրադարան

DANOR

votre
bijoutier

en pleine zone piétonnière



CRÉEZ
VOUS-MÊMES
VOS BIJOUX
EN CHOISSANT
VOS PIERRES

MARQUES : **CHRÉTIEN - LÉON MARTIN - LENAIN**

achat et vente
de tous métaux
précieux

27, RUE ESPARIAT . 13100 AIX-EN-PROVENCE
TÉL. (42) 27.02.63



24 AVRIL 1915 / 24 AVRIL 1982

**67^e ANNIVERSAIRE
DU PREMIER GÉNOCIDÉ
DU XX^e SIÈCLE**

perpétré par la Turquie sur le
peuple arménien

**numéro
special**

**LES
COMMÉMORATIONS**


24 AVRIL 1982



 **bulletin d'abonnement*
de réabonnement***

Je désire recevoir 10 numéros d'Arménia pendant 1 an.

NOM Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Ci-joint mon règlement par chèque bancaire*
ou postal* à l'ordre d'Arménia.

Abonnement normal 100,00 F
Abonnement de soutien 200,00 F et plus

A découper et à retourner à :
ARMENIA
BP 2116
13204 Marseille Cédex 01

* Rayer les mentions inutiles.

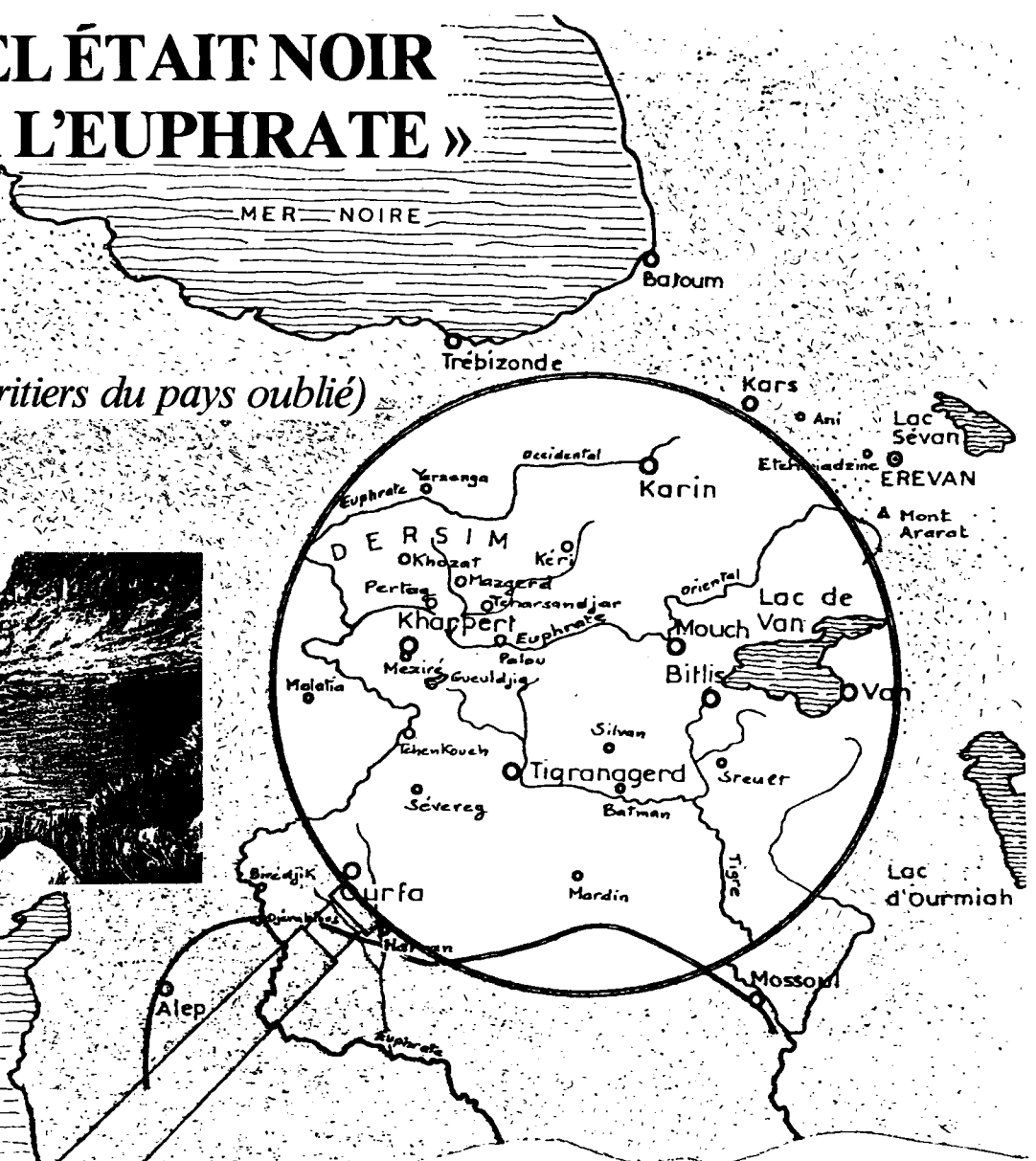
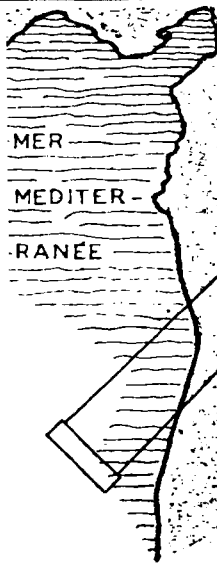
Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

« LE CIEL ÉTAIT NOIR SUR L'EUPHRATE »

(Les héritiers du pays oublié)



L'enfant, qui avait bien écouté ses aînés et ses aïeux, qui avait bien lu, regardé et laissé le temps remettre chaque évènement à sa place...

... l'enfant devenu homme se dit que ce lieu qui avait été béni par le Ciel, avait inspiré l'Histoire, connu tant d'évènements, avait été un phare de culture, avait vu s'éclorre tant de beauté significative, avait fourni un exemple et un enseignement pour tant de choses, que ce pays entré dans la nuit de l'oubli ne pouvait rester ignoré ni de Dieu ni des hommes et que la lumière l'éclairerait à nouveau.

Il me fut révélé en 1945, je m'en souviens fort bien. Mes parents avaient une conversation assez vive, et mon père tenait entre ses mains un cahier de format écolier, revêtu d'une couverture d'un bleu passé. Ma mère m'expliqua par la suite que ce document avait été adressé au frère aîné de mon père, aux Etats-Unis, de nombreuses années auparavant, sans doute pour lui porter témoignage. Il revenait, après que la guerre se soit terminée, pour dormir définitivement au fond d'un tiroir inaccessible, et même ma mère ne sut ou ne voulut jamais m'en dire beaucoup plus.

L'histoire de mon père — d'évidence il avait vécu une aventure qui l'avait marqué — était restée très intérieure et c'est ce qui expliquait son caractère, sa personnalité. Ma mère, qui avait été sa camarade d'enfance, racontait, certes, plus volontiers, mais elle avait la prudence de ne parler que de ce qu'elle savait. Mon père, homme réservé et au comportement empreint d'une apparente modestie, restait toujours bien conscient de sa situation d'étranger accueilli dans ce pays, et s'obligeait, de ce fait, à la discrétion. Pourtant, il surprisait, parfois, par un propos qui semblait

indiquer une profonde réflexion et une approche originale. Il ne recherchait pas forcément la compagnie de personnes plus cultivées et pas davantage de se faire valoir auprès d'elles. Mais pourtant, il ne se montrait pas mal à l'aise à leur égard et semblait, au contraire, éprouver une certaine satisfaction, souvent partagée par son interlocuteur.

Un jour, alors qu'il devait faire un exposé en public, je l'ai vu préparer ce travail très consciencieusement à la maison, comme s'il en avait la pratique, et le développer devant l'assistance avec une certaine aisance, bien qu'un peu rigide,



et une originalité qui montrait son désir d'avoir fait évoluer la question. Mais le reste du temps c'était le silence.

Il semblait être bien dans sa peau et satisfait de sa situation, de sa famille, de se trouver là, en France, mais non heureux. C'est comme s'il était en sursis, comme si nous étions, nous tous, dans une situation provisoire. L'Amérique, la nombreuse famille que nous y avons, étaient souvent évoquées avec chaleur par nos parents, mais sans que nous comprenions vraiment, nous les enfants, si nous allions les rejoindre un jour ou rester définitivement dans ce pays où nous étions nés. Mon père disait parfois : « *La France est bien le meilleur pays que l'on puisse imaginer* », et il avait, d'emblée, demandé pour ses enfants la nationalité française. Mais la xénophobie qui était constante, les sarcasmes que nous subissions au seul énoncé de notre nom, et par ailleurs toute cette nombreuse et si sympathique famille devenue, elle, américaine et apparemment sans complexe, me plongeait dans le doute et le désarroi.

Nous étions bien loin d'entendre alors proclamer « *le caractère pluraliste, tolérant et fraternel de la société française* »¹ que l'on enseigne aujourd'hui. Il m'importait donc de savoir qui j'étais exactement et où se situaient mes racines. Mais j'avais beau passer au crible toutes les cartes géographiques qui m'arrivaient entre les mains, je n'y retrouvais pas les noms de villes que j'avais toujours entendu évoquer par mes parents et pas davantage le nom d'Arménie là où ils situaient leur pays. J'avais pris connaissance, avec intérêt, des documents qui avaient permis leur arrivée en France en 1924, établis sous la signature du Général Weygand, Haut Commissaire en Syrie et au Liban, et situant leur lieu de naissance à Kharpert (Asie Mineure). J'étais

satisfait de constater que la France avait ainsi souhaité accueillir chez elle des réfugiés arméniens, mais perplexe de leur voir attribuer, en guise de pays, le nom d'un continent !

Les Arméniens n'étaient-ils donc plus que des apatrides, privés non seulement de leurs terres mais aussi de leurs racines ? Sans doute cela expliquait-il la reconnaissance profonde qu'ils témoignaient à la France qui leur avait permis de recommencer une vie, d'y jeter les bases d'une nouvelle famille. Ainsi, il m'apparaissait, malgré tout, qu'on ne réduit jamais totalement un peuple, qu'il ne meurt pas malgré les apparences, qu'il renaît et se reconstitue tôt ou tard, là ou ailleurs. Et je trouvais d'autres exemples pour me convaincre à cette idée.

La France a la particularité de faire parfois de ses étrangers, avec la fascination et le respect qu'elle leur inspire, de parfaits futurs Français, parfois même « *plus français que les Français* ». Nombreux sont ceux qui prendraient à leur compte la déclaration de Romain Gary : « *Je n'ai pas une goutte de sang français, mais la France coule dans mes veines* ». Comment pourraient-ils exprimer plus magnifiquement, plus exactement leur élan du cœur ! Voici qu'il leur est maintenant déclaré qu'ils sont : « *reconnus et traités en Français comme les autres, tout en conservant, comme ils le souhaiterit et comme les autres communautés françaises, leur religion et leur personnalité culturelle* »¹.

Je comprenais peu à peu le sentiment de mon père et son enseignement, bien qu'il ne m'ait jamais fait la leçon. Il avait été accueilli en France et avait retrouvé, ainsi, liberté et dignité. Cela était l'essentiel, tout le reste n'était qu'affaire de patience. Un jour où j'étais allé rendre visite à mes parents à Valence, mon père m'accompagnait à pied vers la gare. Il avait soixante dix ans passés. D'autorité, il avait pris ma valise de ma main et m'interrogeait sur mon travail, mes préoccupations du moment, sur mes projets. Je voulais, moi, comme souvent, le faire parler de lui, le ramener en arrière, mais il éludait cela avec un léger sourire. Son passé et ses souvenirs demeuraient peu accessibles, l'avenir seul semblait lui importer. « *Chaque chose en son temps, l'avenir est au peuple patient* », me disait-il. Mais je pensais qu'un jour il ne serait plus là, que je n'aurai pas suffisamment appris et profité de lui.

Il est mort à soixante quinze ans juste, emporté en quelques jours, sans jamais avoir été malade, son regard bleu profond toujours fixé vers le lointain. Je suis le plus jeune des enfants ; ma mère a sorti du tiroir, où il était demeuré, le fameux cahier, et me l'a confié. J'ai tout de suite reconnu la couverture bleue que je n'avais fait qu'apercevoir trente ans auparavant. C'est avec une réelle émotion et une très grande hâte de savoir que je me suis mis à en feuilleter les pages.

J'ai très vite été surpris par la précision et l'abondance des faits qui y étaient rapportés. Cela fourmillait de péripéties dans un enchaînement d'événements et d'aventures sans répit.

Je ne pouvais pas me contenter de prendre connaissance de ce qui avait été l'aventure de mon père, mais aussi une page d'histoire, pour ensuite ranger ce cahier à nouveau dans un tiroir où il serait découvert, peut-être beaucoup plus tard, à leur tour par mes enfants. Non, je me devais de le faire connaître.

Je me suis attelé à sa traduction au mot à mot, pour être totalement fidèle et précis. Je tenais pour essentiel d'exprimer la vérité vécue par le témoin lui-même. Durant trois mois, chaque soir et jusqu'à une heure avancée de la nuit, j'avais rendez-vous avec le passé, et chaque soir l'intérêt du travail que je faisais m'apparaissait encore plus évident. Chaque passage de cette épopée de huit années me captivait autant que le précédent. L'enthousiasme m'accompagnait et me poussait en avant.

Pour être bien certain de n'avoir commis aucune erreur ou omission, j'ai repris ce travail après avoir enregistré au magnétophone tout le texte lu par ma mère, en lui faisant bien préciser tous les points de détail et tout ce qui pouvait m'apparaître un tant soit peu obscur. C'est ainsi que j'ai compris les raisons de la discrétion dont mon père avait voulu entourer la rédaction de ses souvenirs. Ils n'étaient pas forcément susceptibles d'être alors bien perçus et acceptés tels quels. C'était trop tôt.

Mais des voix, poussées par l'exemple, pouvaient se faire entendre désormais. L'Euphrate, depuis ses sources en Arménie, tout au long de son long parcours et de sa traversée du siècle, ayant atteint son trop-plein de tragédies, pouvait très bien vouloir se mettre à raconter.

Il me restait, alors, à faire un livre de l'héritage de mon père, non pas pour les initiés, mais pour tous ceux qui voudraient bien porter, un moment, leur regard sur le grand drame humain du début de ce siècle, qui concerne chacun car il devait malheureusement en inspirer bien d'autres².

Voici donc cette histoire vraie. Tous les personnages ont existé, un certain nombre d'entre eux vivent encore. Tous les événements, lieux et dates sont authentiques. Ce n'est pas un roman, mais le récit d'une aventure humaine, qui n'a pas encore trouvé sa fin.

Jacques der ALEXANIAN
(« *Le ciel était noir
l'Euphrate* »)

(1) Octobre 1980. Déclaration du Président de la République après l'attentat de la rue Copernic à Paris.

(2) «... Il faut éliminer sans merci tous les hommes, femmes et enfants de race polonaise. C'est la seule façon de satisfaire notre besoin d'espace vital... Et qui, après tout, évoque encore aujourd'hui LE MASSACRE DES ARMÉNIENS ?... ». Hitler, 22 août 1939.